

HENRY BAUCHAU

Poésie complète



ACTES SUD

POÉSIE COMPLÈTE

PARIS, AU JARDIN VERT

Matinée de Paris
Soleil qui dépasse le sommet des maisons.
Solitude, solitude au jardin vert
hortensias blancs, patience lente et végétale.
Agitation de l'espèce dominante
dont je fus, dont je suis
criant : Seigneur, Seigneur
voulant ignorer s'il existe
pour l'aimer du cœur pauvrement.
Ainsi que toi, mystérieuse compagne
écriture où je vis encore
au jardin vert, malgré la maladie
et la disparition de ce que j'ai vécu.

Psychanalyste, poète, dramaturge et romancier, Henry Bauchau a publié l'essentiel de son œuvre chez Actes Sud. Il vit aujourd'hui à Louveciennes.

Dernier roman paru : Le Boulevard périphérique (janvier 2008), prix du Livre Inter 2008.

Photographie de couverture : *Le Poète* : "La Dictée de l'ange", sculpture en cire et technique mixte, Hortense Damiron, 2003.
Photo : Hortense Damiron

DU MÊME AUTEUR

- GÉOLOGIE*, poèmes (prix Max-Jacob), Gallimard, 1958.
GENGIS KHAN, théâtre, Mermod, 1960 ; Actes Sud-Papiers, 1989.
L'ESCALIER BLEU, poèmes, Gallimard, 1964.
LA DÉCHIRURE, roman, Gallimard, 1966 ; Actes Sud, 2003.
LA PIERRE SANS CHAGRIN, poèmes, L'Aire, 1966 ; Actes Sud, 2001.
LA MACHINATION, théâtre, L'Aire, 1969.
LE RÉGIMENT NOIR, roman (prix Frans-Hellens, Prix triennal du roman), Gallimard, 1972 ; Les Eperonniers, 1987 ; Actes Sud, 2000 (nouv. éd. revue) ; Babel n° 647, 2004.
CÉLÉBRATION, poèmes, L'Aire, 1972.
LA CHINE INTÉRIEURE, poèmes, Seghers, 1975 ; Actes Sud, 2003.
LA SOURDE OREILLE OU LE RÊVE DE FREUD, poème, L'Aire, 1981.
ESSAI SUR LA VIE DE MAO ZEDONG, Flammarion, 1982.
POÉSIE 1950-1986 (prix de la Société des gens de lettres, Prix triennal de la Ville de Tournai), Actes Sud, 1986.
L'ÉCRITURE ET LA CIRCONSTANCE, Chaire de poétique de l'université de Louvain-la-Neuve, 1988.
ŒDIPE SUR LA ROUTE, roman (prix Antigone, Prix triennal du roman, grand prix de l'Union latine 2002), Actes Sud, 1990 ; Babel n° 54, 1992.
DIOTIME ET LES LIONS, récit, Actes Sud, 1991 ; Babel n° 279, 1997.
JOUR APRÈS JOUR, journal 1983-1989, Les Eperonniers, 1992 ; Babel n° 588, 2003.
HEUREUX LES DÉLIANTS, poèmes, Labor, 1995.
ANTIGONE, roman (prix Rossel), Actes Sud, 1997 ; Babel n° 362, 1999.
PROMÉTHÉE ENCHAÎNÉ D'ESCHYLE, adaptation théâtrale, Cahiers du Rideau, 1998.
JOURNAL D'ANTIGONE, journal 1989-1997, Actes Sud, 1999.
LES VALLÉES DU BONHEUR PROFOND, récits, Babel n° 384, 1999.
EXERCICE DU MATIN, poèmes, Actes Sud, 1999.
L'ÉCRITURE À L'ÉCOUTE, essais, Actes Sud, 2000.
THÉÂTRE COMPLET, Actes Sud-Papiers, 2001.
PASSAGE DE LA BONNE-GRAINE, journal 1997-2001, Actes Sud, 2002.
ŒDIPE SUR LA ROUTE, livret d'opéra, Actes Sud, 2003.
L'ENFANT BLEU, roman (grand prix de la Société des gens de lettres pour l'ensemble de son œuvre), Actes Sud, 2004 ; Babel n° 727, 2006.
LA GRANDE MURAILLE, journal 1960-1965, Babel n° 684, 2005.
EN NOIR ET BLANC. VU PAR LIONEL, nouvelles, Editions du Chemin de fer, 2005.
NOUS NE SOMMES PAS SÉPARÉS, poésie, Actes Sud, 2006.
LE PRÉSENT D'INCERTITUDE, journal 2002-2005, Actes Sud, 2007.
LE BOULEVARD PÉRIPHÉRIQUE, roman (prix Inter 2008), Actes Sud, 2008.
LA LUMIÈRE ANTIGONE, poème pour le livret de l'opéra de Pierre Bartholomée, Actes Sud, 2009.

Ouvrage publié avec le concours du Centre national du livre

HENRY BAUCHAU

POÉSIE COMPLÈTE

édition revue et corrigée
par l'auteur et Marie Donzel

ACTES SUD

DÉPENDANCE AMOUREUSE DU POÈME

Survient un son, un rythme, une image, une intuition et j'ai soudain le désir, l'espérance d'écrire un poème. Je ne sais d'où viennent ces impressions inattendues, je vois seulement qu'elles sont en mouvement et que pour les retenir je dois me faire mouvant comme elles. Je m'avance dans la pesanteur et la limpidité des mots, j'entre dans leur jeu. J'entrevois que si je parviens à quitter mes chemins battus je pourrai, par attirances et dissociations, assonances et dissonances, découvrir entre eux des convenances et des ruptures qui me sont encore étrangères.

Je me sens guidé par un rythme d'abord confus mais auquel je dois me conformer, par un son de voix que je reconnais peu à peu pour le mien lorsque j'ai la fermeté suffisante pour l'attendre et pour l'écouter.

C'est un moment de bonheur où je communique avec une profondeur, avec un passé, tout en me dirigeant, de façon imprécise mais certaine, en avant. Ce bonheur, ce leurre offert à mon espoir par un amour véritable mais qui doit demeurer ignoré, est nécessaire pour que je continue à poursuivre mon entreprise, ou mon voyage, sans savoir où je vais. Car entre-temps j'ai plus ou moins perdu de vue mes perceptions initiales. L'esprit n'est plus orienté vers un but mais par le désir de s'enfoncer – et peut-être de se perdre – dans une matière. Matière verbale, matière d'images, de sons et de sens. Matière de l'écriture elle-même qui est toujours pour moi matière féminine. Cette matière attire l'esprit, le capte, l'attache. Il y entre pour renaître mais elle le lie à l'œuvre, à la table de travail et à la nécessité d'un intense loisir qui le force à mettre entre parenthèses toutes ses autres préoccupations. Je sens un vif désir de sortir au plus vite de cet état de dépendance quand l'inévitable apparition du désespoir m'y replonge. Cet instant de désespoir est connu aussi du

prosateur mais il est plus intense pour le poète. La poésie dévaste la vie courante, elle la dénude, elle déborde le poète. La prose peut garder le souvenir de la source et avoir la prescience de l'estuaire. Le poème souvent le perd radicalement. Il m'amène parfois à vivre, à comprendre et à dire tout autre chose que ce que j'espérais exprimer en commençant. Il me force à parcourir tout le champ de mes contradictions et l'apparente opposition des contraires. A perdre la vision première, initiatique, qui devait m'aider à me découvrir, à retrouver l'objet perdu et à inventer, au-delà de sa banalité, la réalité de l'existence.

C'est le moment de la patience, de la ténacité, d'un travail qui semble devenu vain. Il faut sonder, remettre en question, attendre, laisser se faire les gouffres, les ponts, les pertes et les liaisons nécessaires. Parfois l'effort et l'attente sont sans résultat, le poème se perd entre les mailles trop larges du langage. Il arrive qu'un autre poème surgisse, inespéré, de ses ruines. La résistance peut aussi céder, sans que je sache pourquoi, par l'abandon peut-être du vers donné, de l'image à laquelle je tenais le plus ou par l'apparition soudaine d'un mot-guide.

J'écris le poème de jour mais je sais par expérience qu'il se fait de nuit. C'est hors du travail de la conscience que se font les véritables rencontres, découvertes, assemblées et incendies des mots. C'est alors que s'opèrent les plus éclairantes de leurs conjonctions amoureuses. La difficulté, insoluble le soir, se dénoue le matin parce que j'y ai, sans le savoir, travaillé toute la nuit.

La vie courante, dévastée pendant quelques jours ou quelques mois par l'espérance, par le don du rythme et du sens, retrouve son cours habituel.

Je m'aperçois que le poème m'a maintenu pendant ce temps sous l'action et le pouvoir d'une dépendance amoureuse. Je retrouve ma liberté avec la crainte et l'espérance de la perdre à nouveau. Me souvenant des jours que je viens de vivre dans les labyrinthes, sous la dictée et la dictature du poème, je me dis que l'on ne vit pleinement que dans l'amour. Avec ses dépendances, avec son indépendance supérieure. Cet excès, auquel seul il accède.

HENRY BAUCHAU

GÉOLOGIE
1950-1957

à Laure

GÉOLOGIE

*Oh, tu sais quant à toi, que dans le fond
réside le vieux dieu furieux dont assu-
rément le mieux est de ne rien dire.*

PIERRE JEAN JOUVE

*Peut-être y a-t-il encore un avenir pour
le rire !*

NIETZSCHE

à Philippe et Anne-Marie Jaccottet

Parfois je me réveille avec un goût d'écorce
 en bouche, un goût qui vient de la montée des sèves.
 Peut-être ai-je connu un grand bonheur là-haut
 et dormi dans la cérémonie des branchages
 quand se faisait l'accouplement des eaux du ciel
 après l'hiver velu dans le tronc paternel.
 Peut-être dans l'enfance ou sa vaine poursuite
 peut-être en ce délaissement de la lumière
 ai-je entendu cela qui me dit à voix basse :
 n'espère plus. Tiens-toi ferme dans le silence.
 Alors de rien, ainsi qu'un saut de truite à l'aube
 je bondirai dans l'espérance, un bel instant.
 Peut-être étant sorti du cercle de la lampe
 dormeur, ai-je touché la trame de la nuit.
 Peut-être ai-je entendu celle qui m'a guidé
 depuis l'eau tendre et maternelle, par les fleuves
 du temps griffu, vers le lieu où l'on doit se rendre,
 disant : il ne faut plus vouloir. A quoi bon !
 Etre ou vouloir, telle est la question qui se pose.
 Arrête enfin cette machine, si tu veux
 entendre l'être et l'épouser aux très profondes
 noces. Alors dans cette aire bien nettoyée
 vide et sans rien que les beaux présents de la terre
 les forêts deviendront la volonté de l'arbre.

Ni espérance, ni vouloir, je m'y efforce.
 Je m'efforce sans m'efforcer, pour être au monde

n'y étant pas, ainsi que veut je crois saint Paul.
Il est d'accord avec cette chose que j'appelle
ma voie. (Ne sachant comment la nommer. Dieu est
trop beau pour moi. Le mot a servi trop de maîtres
et la chose est si sourde et cependant si neuve.)
Ainsi je sonde le silence et parfois trouve
mais plus souvent j'échoue et m'efforçant m'essouffle.
J'ai eu pourtant mes jours de liberté dans l'herbe
et j'ai vu l'âme sur un fil, elle dansait.

3

On dit dans le Livre des Mutations : modeste
est le chemin de l'unité. Modeste et riche
comme un passage de troupeaux, comme un poème
qui s'éloigne sous la cloche des transhumances.
Lisant je me disais : Il faut écrire ainsi
presque au point de se taire. Est-il bien nécessaire
de convoquer tant de beaux mots à ton mariage
avec la nuit ? A tes examens d'inconscience
et ce coupage quotidien de vin nocturne
et d'eau ? L'homme avec la terre dans le poème
fait-il œuvre de musicien ou le fécond
est-il entre les mots un être de silence ?
La voix répond : Il n'y a rien de nécessaire
sauf être là, à chaque instant, de plus en plus.

4

Ainsi je vais vers l'unité, guidé de signes
et de songes, réfléchissant sur les rencontres
essayant d'écouter ce qui n'a pas de voix
et d'entrevoir, entre les fentes du réel
ce qui regarde sans regard. Je vis le long
de jours très lents, tissés d'attente. Un torrent coule.
Va-t-il plonger dans l'autre dimension du temps
où nos années seront instants de millénaires ?
Durant ces grands pèlerinages de la pierre

glissant du ciel et délitée par l'innombrable
épanchement des eaux, sans fin les courants grondent :
descendre, il faut descendre vers la plaine
et s'écouler au sein de l'élément qui coule
jusque dans l'effusion de la mer et des hommes.
Je vis dans ce torrent et j'entends les montagnes
en mots de sourds, la nuit, soupier leur langage
immobile. Je sens que je pourrais l'apprendre
si j'écoutais assez de temps, et qu'on pourrait
parler à voix de roche et de silence d'herbe
si l'on pouvait garder son souffle assez longtemps.
Tout est trop vif en nous et nos respirations
sont trop légères pour le cœur des vieux guerriers.
Il est, dans leurs poumons, cloche des solitudes,
patience des grands corps assemblés dans la chaîne,
assurance dans les genoux. Là-haut les têtes,
passages d'ailes, cris du vent, les têtes règnent.

5

Si la musique est sa vaillance, est-ce que l'homme
ne devrait pas donner une réponse claire
à la question du temps ? Car la douleur travaille
aussi les monts, or ils affrontent mieux que nous
l'irrémédiable. Non par le souci, mais par
l'aisance et la simplicité dans la lumière.
Assaillis par le temps on les entend qui parlent
comme de vieux soldats harassés par la guerre
parlent des jours où leur devoir aura sa fin.
Un jour ils s'étendront, pesants, contre la terre
sur le sein maternel sans résistance au vent.
Un jour ils plongeront leurs bras dans la matière
vers le cœur paternel et la roche plus lourde.

Toutes les chaînes se défont. Les sœurs en ruine
descendent lentement vers la grande Commune
des plaines. Sous les clairières de leurs mariages,
sous le règne et dans les décadences de la pierre
on retrouve brûlants les stigmates du feu.

La profonde matière a fait d'étranges rêves
avec le feu. Mais les montagnes dans l'espace
qui se ruaient en combattant – cavales blanches
au bord du gouffre où piétinait la chose noire –
ce rêve fut celui d'une vie plus puissante
et fut conçu dans le bonheur des continents
qui s'en allaient à la dérive et qui s'aimaient.
Quel est le sens encor dormant dans les montagnes ?
Est-ce l'espoir ? L'autre terme d'un dialogue
écrit jadis avec le feu de leurs entrailles ?
Dans leur artillerie de soleils, que crient-elles ?
Que crient-elles si haut que je ne puis l'entendre ?

6

Quel souffle a fait ce cri de lances, de superbe ?
Dans les grands cerfs blessés la danse des odeurs
veut que l'amour du monde, en flammes déployées,
s'anéantisse après des fatigues heureuses.
Mourir est long. Plus long de naître au jour griffu
et de quitter l'aveugle obéissance tendre
où l'on dormait dans la nuit bonne, sans vouloir.
Je vis d'être chassé mais ma révolte est grande.
J'étouffe donc je suis, je crie, je suis au monde.
O ma mère qui m'as effrayé, je te quitte.
Pour oublier ton goût de limbes, il me faut
l'univers. Et mourir.

7

La terre vit le règne enflammé du pollen
au passage des vents qui s'étreignent dans l'herbe.
Comme il plante la joie d'exister, comme il creuse
le sillage des mots qui plongent, qui reviennent
brûlés de sel, ayant connu l'amour étrange
de l'histoire. Et c'est vrai j'aime trop l'aventure
des mots qui ont du sang, qui ont franchi la mer
pour s'enrichir dans d'immenses pays perdus

lorsque la vie était plus lourde et plus sonore.
Nous ne vivons qu'à mi-hauteur, des vies étroites
d'anciens chômeurs qui auraient crainte à vivre trop.
On dirait que l'on cherche à se faire oublier,
mais de qui ? On dirait que nous sommes coupables.
Peut-être existons-nous pour quelqu'un. Mais pour qui ?
Regarde, dit la voix, si quelqu'un rit là-haut ?
Si c'est le rire avant-coureur dans la montagne
l'amour va se lever comme la couleur rouge.

8

Qu'est-ce que la lumière ? Un humour de la terre
qui riant de lui-même et de tout me dirait :
cheval, cheval, tu te prends pour le cavalier
mais ce désespoir que tu mâches, c'est le mors
qui va vous guider, enfants nerveux, à la légère
ainsi qu'abeilles vers le miel.

Or la lumière
suscite l'ombre et dans cette ombre est noir désir
du noir, obscurité du sexe obscur, ferrailles
des rêves lourds, perdus dans les fourrés du pauvre
près des rayons tordus de la roue disloquée.

Si j'aime, j'aime tout ! Non dans la transparence
mais sur le sol et pour la danse mammifère
dans le règne animal. Germes, graines, semences
en feu des étalons, cycles de la lumière,
montées du lait, Terre enceinte de rut énorme,
innocence de ses enfants, poids de l'oiseau
qui plonge dans le ciel, liberté souveraine.

9

Je vis le long des jours très lents. Un torrent coule.
Il va du temps à l'autre dimension du cœur
où s'en vont ceux qui ont suivi la profondeur.
Car le fond seul est véritable à notre attente.

Là couchent les anciens trésors, dans des dortoirs
d'algues, des reposoirs où l'Atlante prépare
leur émergence, par les obscurs chemins dormants
de ses immenses théologies sous-marines.
C'est là que, revenant de la nuit, mon scaphandre
a retrouvé l'inconnue folle des coquilles.
Visions des mondes engloutis, débris cruels
vont animer nos feux de forge et de pulsion.

10

L'oiseau de mai me lance un cri bref, aussi pur
que l'herbe des poulains au bord des eaux naïves.
Car l'âme habite au paysage de l'enfance
et ne peut le quitter sans vieillir. Qu'ai-je fait ?
Où est ma paix ? Où sont les matins d'excellence,
l'enfant pieux portant son Dieu dans la gaieté
comme une odeur de foin, la cerise à l'oreille ?
La saison bouge et je fais l'arbre, je m'élève
au creux du sol et dans le ciel. Eros est là
dans la racine aveugle où je buvais sans voir
l'amour exquis du temps que la mort ensauvage.
Amour et mort noués dans le même arbre, fait
immortel par le gland, le beau planteur qui plante
la force vive au sein de la rose réelle.
Moi qui sonde la sève sous bois, je demeure
l'écolier du roncier rouge de nouveaux sens,
l'ouvrier du langage et l'émondeur qui taille
dans l'épaisseur des mots la jeunesse du verbe.

Je dispense la vie si les mots sont des actes
mais leur ambiguïté brûlante me déchire.
J'aime qui me dévore, je brûle, je suis cendres
je me consume de chagrins, je perds mes feuilles
et cette odeur de mort à mes pieds, qui pourrit,
ce sont mes fruits tombés ; d'autres iront peut-être
nourrir en d'autres lieux, gens d'un autre lignage.
Viendra l'hiver et je ferai dans les campagnes
gestes d'aveugle avec mes branches effrayées

de sentir dans le rétrécissement du froid
la mort de l'écureuil où dormait sa chaleur.

11

Tout est destin dans nos durées de courte paille.
Tout est question, même si Dieu répond en somme.
Mais dans la vraie durée, dans l'impensable espace
quelle image fait face et répond à l'énigme ?
Qui pose la question du monde ? Et qui l'écoute ?

12

J'écoute s'insurger la question passionnée
l'insomnieuse qui guette et qui rit sans gaieté.
Car si vivre n'est pas vouloir, mais consentir
à son destin, quelle est la force qui désire
avec ce visage de dieu, ces mains de terre
en travail, ce corps qui sentait le roncier ? Qu'est-ce
que ce puissant bonheur dans cet amer chagrin ?
Alors celle qui fut blessée de connaissance,
alors comme on se tait, comme une eau qui consent
la voix répond : je suis désir et non vouloir,
en tout j'épanouis l'énergie des contraires.
Ils s'aiment par les yeux. Regarde, ils se rassemblent
grands oiseaux migrants électrisés d'orages.
Dans ces corps frémissants des âmes se contemplent
et tu voudrais les contenir ! Pourquoi choisir
d'être ce qui contient ? quand tout est vain, sinon
sans fin, d'être sans fin contenu dans plus d'être.

J'écris le long du jour très vieux mes verbes lents.
Tout rajeunit en s'écoulant, tout se conjugue
et le torrent demeure. Ai-je bien écouté ?
J'entre dans le courant, je m'enfonce, je nage.
Survient que ne comprenant plus, je suis compris.

CASTE DES GUERRIERS

à Christian

MÉLOPÉE VIKING

Les chevaux de la mer n'auront pas de poulains aux herbages d'écume abolis sous le vent.
Les marées porteront aux veilleurs d'océans, de nos peuples ramants le sauvage regain.

Nous cherchons un pays plus vaste que la faim, plein de signes, de voix, de meurtres dans les airs
Et de hautes cités où des saintes de pierre font un rêve plus fort que l'écume des vins.

Une épouse qui soit plus douce qu'un poulain, le regard aussi frais qu'un naseau frémissant
Un amour aussi pur que le fer et le sang, que la mort dans les yeux insoumis du matin.

Quand la rouille du glas et les cris du tocsin s'éteindront sous l'ortie dans les vagues de pierres
Quand les guêpes naîtront où les femmes chantèrent aurons-nous terminé nos funèbres destins ?

Pourrons-nous en mourant voir la reine des brumes, plus pâle, encor plus pâle entre ses colliers blancs ?
Pourrons-nous endormis sur les bords du Couchant écouter la rumeur des suprêmes lagunes ?

Tous les dieux sont moins fiers qu'un sauvage poulain, tous les cieux sont moins forts que le cri des brisants.
Les marées étendues sur nos peuples gisants, les chevaux de la mer n'auront plus de poulains.

ENFANTS

La Caste sans pitié, la face de colère
Qui hennit à la mort dans les rues des villages,
La meute qu'on entend dans les nuits de pillage
Faire hurler les enfants et posséder les mères,
Dieu parfois en voyant son grand corps sur la terre
Ou sa fièvre penchée sur l'eau sombre d'un puits,
S'étonne en découvrant sous la touffe rebelle,
L'âpre narine et l'entr'œil fauve du cruel,
La joue limpide et dans ses plis de puberté
L'amer velours, amer à la bouche enfantine.

Anges violateurs, ils meurent en silence
Tous les tueurs, tous ceux qui n'ont pas eu d'enfance
Enfants martyrs, enfants bourreaux, enfants perdus
L'enfant, l'enfant David, qui jouait de la lyre
Est couché dans le lit des guerres courtisanes
Et Dieu devra peser sur une autre balance
Marqués de l'acte impur et du sang de la Bête
Ces terribles épis des moissons violentes.

LA PRIÈRE D'IBRAHIM

J'ai nommé mes amis avec des coups de pierre.
Mais quand il a roulé brûlant dans la poussière
L'enfant sombre qui saigne est l'élû, mon égal.
Donnerez-vous, Seigneur, à vos hommes de guerre
A l'enfant Ibrahim, aux princes des ruelles
De succomber debout devant un garçon fier ?

Olivier, Olivier, Dieu ne mette entre nous
Que mon cri, ton silence et ces noces de fer.

LES PLEUREUSES

Sur le bord des fleuves de Babylone
Les yeux dans les yeux nous avons pleuré
Sous les cils des veuves de Babylone
Les soleils éteints des corps mutilés.

Dans le ventre obscur des berceuses d'hommes
L'enfant boit le vin des songes guerriers
La nuit dans les bras des pleureuses d'hommes
On entend gémir le sang meurtrier.

Sur le bord des fleuves de Babylone
Sous les dieux du Sang nous avons gémé
Dans les bras des veuves de Babylone
Nos enfants guerriers se sont endormis.

CORNE DES LASSITUDES

Sur la berge des lassitudes
Europe des palais tremblants
Quelle ombre avec ses dogues blancs
Va soufflant dans ta corne rude ?

C'est le mal d'être aux chambres froides
Au bord des siècles engloutis
Lorsque les dieux sous les Pléiades
Ne savent pas qu'ils ont péri.

L'Atlante et ses royaumes d'herbes
Roulent dans le fracas des eaux
Entends la plainte du Superbe
Europe, enceinte du Taureau.

CAP DES TEMPÊTES

à Jacques Adout

I

Comme un oiseau cloué sur le mât des tempêtes
Comme un bûcher noirci sous les corps des noyés
Horn où le cœur devient plus lourd et l'étoile plus incertaine
Les grandes voiles d'Europe expirent au chant rouillé de
tes poulies et l'esprit heurte son problème.
Mais je saisis tes durs genoux à l'heure où l'homme doit
périr ou trouver son chemin d'océan
Horn où l'on entend les plus rudes voix du monde et la
plus haute monotonie de Dieu.

II

Les grands navigateurs de l'esprit
De leurs vaisseaux nocturnes captent d'anxieux messages
et s'interrogent :
Quel est ce lieu d'épave et de sinistre ? Saint Georges,
quel est ce front souillé par le vomissement des tempêtes
et qui rit de tes oriflammes ?
Quand plonge la corne des brumes, que s'éteint la sirène
des brouillards. Quand le cœur se déchire et que l'âme
s'abat
C'est le cap des noyés qui balance ses mâts funèbres.

Sauvage orateur des tumultes
Nous avons survolé tes orages et enchaîné ces vieux
lutteurs qui chancellent
L'Atlante, esprit d'abîme et le Grand Pacifique au cœur
jaune.

Nous avons déchiré cet immense regard et nos vautours
ont contemplé des capitales d'eaux fumantes.
Durs navigants du peuple blême,
En quelques traits de craie au tableau noir de l'atome
Nous avons effacé l'évangile des empires et renversé
l'église des chars.
Mais on entend gronder dans le chœur des machines, on
entend s'élever de nos œuvres sans maître
Comme un esprit de mort et de morne folie
Et sur nos Tables renversées
Le vent de l'Horn vient disperser
La cendre de nos cigarettes.

III

Lorsque Mars écumant fera silence au cœur de l'homme
et dans le ventre des canons
Quand de nouveaux drapeaux sur d'autres citadelles
diront la science sainte et la vigueur des pauvres
Alors à l'orient de la nuit d'amertume où Dieu rêve au
chevet des églises noyées
Un chemin d'océan s'ouvrira vers la ville
Mais les guerriers n'entreront pas.

Pourtant lorsque la nuit s'attarde et que le soleil dit :
"Frappez !" Ils frappent.
"Ouvrez et d'autres entreront !" Ils ouvrent.
Hommes de cime et de bas-fonds. Gens du pourquoi et
du comment, cognant du poing de la logique et com-
battant durant le jour
Mais combattus durant la nuit par leur étoile interro-
geante.
Ils ont accepté leur destin, ils seront sous les murs des
villes
Le vieux sourire nécessaire
Le vieux visage pacifié des dieux retournés dans la pierre.

TOMBEAUX POUR DES ARCHERS

L'ARCHER

à Jean Sigrid

Chant funèbre

O mon peuple muet sur les barques de Tyr, le roi sourd
endormi dans le chant des rameurs
Et l'aveugle écoutant, à la proue des navires, le rêveur
exilé de l'histoire du vent.

Qui pourrait retrouver le mystère perdu des grands rythmes
dormant dans les tables de pierre ?
Qui pourrait déchiffrer tant de signes confus, les énigmes
veillant sous la torche de fer ?

Que de rois oubliés dans le cri des cigales, ô mon peuple
d'archers sous les pas du soleil
Que de voix sont montées dans la Chine sonore et de
chants retournés en musique d'abeilles.

Chant du solstice

Quand tombe le solstice lent
Quand se cabrent les chevaux blancs
Que trois archers vêtus de sang
Tirent sur le soleil levant.

Chant du fer

Pour que tous les délices soient
Cachés dans la rose de fer
L'archer des rites de la soie
Tient les trois flèches de l'éclair

La vierge à la robe de fer
L'ombre éternelle du sourire
La rose ardente dans la pierre
Où l'âme rêve à s'abolir.

Chant du ciel

L'archer du soleil expirant
Tombé sur l'épouse vermeille
Devant la nuit du dernier sang
Garde une flèche pour le ciel

Aux lieux sévères du silence
Que les vents fassent mon tombeau
Brûlez mon corps, brisez mes os
Que je demeure en violence.

Tao

Reine de jade vert et d'ivoire pâli
Sois la perle de sang et le cil des prières.
Sois la flamme éclairant les palais obscurcis
Où s'éveille un rêveur de laque rouge amère.

Un seigneur de la mer aux anciens chandeliers
Est venu ranimer les images obscures
Les archers endormis sous l'austère peinture
Dans l'eau verte du songe entourée de glaciers.

L'ARBRE DE GENGIS KHAN

à Baudouin

Par la force des terres noires.
Par la marne et le limon, par la glaise et par le sable
Avec l'inculte, avec l'arable
Avec la boue des alluvions
Filtrant les pluies dans le granit
Ou mordant sur le cours des fleuves
J'écoute et je m'élève sous la griffe des félins et les pattes
menues des oiseaux.
Lissant ma joue aux doux plumages
Frottant mon torse aux doux pelages des renards et à la
robe des hémiones
Je bois, je mords, j'aspire et je me dresse vers le soleil.

Naissant des germes et des songes
La vie monte
Le temps rêve
Aux héritages de la pierre, aux dynasties des coquillages
Et à l'empire éteint des reptiles.
Histoire qui s'écrit sur le sable
Avec la plume des herbes folles ou la chanson des pour-
ritures.
Naissant des étendues, montant des multitudes
Où Chronos à voix basse dispute avec les éléments
La vie monte, la sève gonfle mes canaux
Et moi, le père
Je la possède et je l'envoie avec mon cœur puissant à
travers l'enchevêtrement de mes branches
Par mille et mille moyens subtils
Depuis l'accouplement monstrueux des racines jusqu'au
ciel immuable.

Moi, le père et l'époux déchirant qui œuvre et fais tumulte
dans la terre
Je conduis vers le très haut mes filles innombrables frissonnantes comme un troupeau de cavales
Là où sont les grands pâturages du soleil.
Nul ne connaît plus le nombre de mes branches, ni le chiffre de mes tribus de feuilles. Innombrables sont les nations d'oiseaux qui chantent dans mes feuillages. Innombrables les morts et les renaissances mélodieuses.
Nids brisés, plumages délicats, squelette qui fut l'aigle ou le rossignol, tout retourne à la racine, à l'obscur mûchoire de Saturne, qui broie, qui brise et qui propulse
La force de la vie jusqu'au ciel dominé.
Et là, plus haut que la flèche des forêts, plus haut que la cime de Pamir
Je plane et je contemple
Le lit des fleuves qui s'en vont, grands mulets gris dans les vallées irrésistibles.
Je contemple la lente migration des montagnes et les chutes de l'avalanche.
Je bouge une feuille et l'oiseau meurt, j'abaisse une branche et le lion est frappé. Je m'agite dans le vent et les peuples roulent à mes pieds, leurs œuvres s'écroulent et leurs eaux se tarissent.

Au sommet de ma force, au sommet de mon âge et de ma hauteur
Tu restes seul en face de moi, pour que je puisse te comprendre :
O grand arbre du ciel, sans feuilles, sans tronc et sans racines.
O Grand carré qui n'a pas d'angles
Grande voix qui ne prononce pas de paroles.
Il ne me reste qu'à t'entendre
Puissante jubilation pacifique, peuple d'écailles d'azur et de points d'or
Vaste poitrine du monde où l'enfant merveilleux, au tribunal de l'abîme, a retrouvé son hémisphère soleil et revêtu son manteau rouge.

Habitant des cieux immuables
Et toujours habité par l'éternel ciel bleu
J'ai vu de nos deux regards qui s'affrontent
L'œuvre naître aujourd'hui.
Moi, le père à l'immense chevelure
Le père du Jour
A chaque aurore le premier et le dernier avant la nuit
Des convives de la lumière.
Le ciel vers qui je me suis tant dressé,
Irréductible, insatiable,
Neiges, vents, pluies, orages, sécheresses
Usant leur force contre moi,
Le ciel a fait en moi son œuvre.
Moi le terrible père
Juge de l'homme dans la plaine et des démons errant des
montagnes
Je t'ai senti monter en moi, venant des terres noires et du
sang frais de l'origine
O souterraine voie lactée, profonde force maternelle.
Et je suis mère des nations
Mère des sources, des troupeaux et des images salvatrices
Mère d'amour aveugle et du sommeil profond
Mère de l'ombre. Enfin !

Tendu toujours vers la lumière, j'ai tout foulé autour de
moi.
Mais l'heure vient où le vol de l'aigle ne le rapproche plus
du ciel et l'éloigne seulement de la terre.
Au sommet de ma force et de mon âge, dans un instant
de grande félicité, j'ai compris qu'il était vain de m'élever
encore.
Me souvenant avec regret d'une mince fontaine où je
m'abreuvais autrefois, je me suis tourné vers la terre.
Avec la force et l'amour du soleil, je projette sur elle une
ombre immense, cette ombre est douce.
Des plantes, des oiseaux et des troupeaux sans nombre
y vivent puissamment
Et les rivières et les saisons coulent comme autrefois sur
les amours du cerf et les mouvances du saumon.

L'antique race et les enfants de l'aventure se sont mêlés
dans le sillon
Et sur le sable des villes mortes où le renard fit sa
tanière
C'est dans ma paix qu'ils rebâtissent. Provoquant leur
terrible mère
Avec la pierre d'oubli.
O terre ! Là où l'ombre est la plus dense, où seul croyait
régner sur l'œuvre des racines l'effrayant tumulte du
cœur
S'étend une herbe encor plus fraîche. Là se cachent dans
les délices, une source, des chevreuils
Et sur la flûte des amants
Une danse de libellules.

CHANTS POUR ENTRER
DANS LA VILLE